

PHILIPPE SETBON

SI JE MEURS  
AVANT MON RÉVEIL...

THRILLER

ÉDITIONS AO  
ANDRÉ ODEMARD

DU MÊME AUTEUR

**Aux éditions Payot-Rivages**

*Fou de coudre*, 1994

*Desolata*, 1995

**Aux éditions Flammarion**

*Mangeur d'âmes*, 1999

*Le Flic de la télé*, 2000

**Aux éditions Buchet-Chastel**

*L'Apocalypse selon Fred*, 2011

*Ego Island*, 2013

**Aux éditions du Caïman**

*Cécile et le monsieur d'à côté*, 2015

*T'es pas Dieu, petit bonhomme*, 2016

*Un Avant-goût des anges*, 2016

*Les Gens comme M. Faux*, 2017

**Aux éditions TohuBohu**

*Il et moi*, 2018

**Aux éditions AO - André Odemard**

*Un Scénario d'enfer*,

nouvelle incluse dans *Un petit noir*, 2016

Site web de Philippe Setbon :

**[www.philippesetbon.com](http://www.philippesetbon.com)**

Photo de couverture : © Philippe Setbon

© 2019 Éditions AO-André Odemard

[www.ao-editions.com](http://www.ao-editions.com)

ISBN 978-2-913897-83-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1.

C'EST À LA MI-OCTOBRE QU'ELLE DÉBARQUA À BIARRITZ, mais il faisait encore une chaleur de plein été. À peine sortie du train, elle ôta son blouson, le roula en boule pour le fourrer dans son sac de voyage chargé du peu qu'elle avait emporté avec elle.

Elle ne comptait pas rester plus de quelques semaines, un mois au maximum. Ce n'était qu'une parenthèse, un moment hors du temps. Ce paradoxe climatique, cet « été indien », correspondaient pleinement à son état d'esprit.

Un entre-deux...

Elle demanda au taxi de la déposer au Port-Vieux et s'installa à la terrasse d'un café pour boire une bière. Rien ne pressait, il ne fallait rien précipiter, ne pas forcer les choses. Jo était prête à attendre le temps qu'il faudrait. Elle posa les pieds sur son sac et savoura sa pression en scrutant les alentours. Elle s'était préparée à dormir dehors cette nuit, probablement sur la petite plage en contrebas. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes ; en général, elle tenait à son confort. Pas

cette fois. Ça ne la dérangeait pas, bien au contraire. Tout ce qui la changerait de son quotidien serait bénéfique. Nouveau décor, nouvelle personnalité, autres contraintes.

Pour le moment, elle laissait le soleil lui griller l'épiderme à feu doux, souriant au souvenir de la bruine parisienne visqueuse de particules fines qu'elle avait abandonnée derrière elle.

Fitzie la repéra immédiatement.

À peine arrivé sur la place, ses yeux turquoise se fixèrent sur la nouvelle venue. À demi étendue sur sa chaise, les jambes découvertes par sa jupe courte, une bière à la main. Les lunettes de soleil au nez, elle offrait un spectacle sensuel et paisible. Parfaitement intégrée au paysage, elle ne semblait pas se préoccuper des regards. Pourtant, le sac de voyage casé sous la table laissait présumer qu'elle venait d'arriver. Non, ce n'était pas une habituée. Fitzie l'aurait reconnue. Il n'oubliait jamais un visage. Surtout féminin. Et celui-ci, fin et aigu, presque anguleux, surmontait un long cou gracile sous une épaisse crinière rousse. D'une rousseur ambrée aux reflets de braise.

Fitzie n'avait jamais pu résister à une rousse.

C'était son point faible et sa malédiction. Combien de femmes aux cheveux de feu lui avaient-elles brisé le cœur au fil des années et sur tous les continents ? Face à elles, il perdait toute volonté, tout libre arbitre. Une question de phéromones, très certainement. Ou cela remontait-il à une vie antérieure... C'était ainsi.

De sa démarche lente et élastique, il progressa en direction de la terrasse déjà largement occupée et

*C'est à la mi-octobre qu'elle débarqua à Biarritz...*

s'installa juste derrière la fille. En tournant la tête sur sa gauche, elle ne manquerait pas de le voir. Et si ce regard durait plus de trois secondes, Fitzie la harponnerait. Aucun doute là-dessus. Il était beau mec, s'entretenait avec un soin maniaque et n'avait connu que peu de rebuffades dans sa vie amoureuse.

Jo l'avait déjà repéré depuis la route.

Même en temps normal, son regard aurait été attiré par la haute et mince silhouette, presque dégingandée, le long visage creusé et hâlé, la chevelure décolorée par le sel et le soleil retenue en catogan, et cette allure nonchalante. Elle sentait qu'il ne la lâchait pas du regard tout en s'approchant. Quand il longea sa table, ses yeux délavés s'attardèrent sur ses cuisses, sur ses épaules nues. De près, on se rendait compte qu'il était plus âgé que sa silhouette de surfeur ne le laissait d'abord préjuger. Certainement plus de cinquante ans. Mais derrière les rides et sous le hâle, les traits demeuraient réguliers, symétriques, presque trop parfaits. Il aurait pu être vedette de cinéma.

Elle ne se retourna pas. Pas une seule fois.

Fitzie était patient. Il dégusta longuement son Coca, indifférent à sa tiédeur qui s'accroissait de minute en minute et qui faisait ressortir une sorte d'âcre arrière-goût chimique peu agréable. Le salut vint de l'extérieur. Quand le serveur demanda à la rousse si elle désirait une autre bière. Elle plongea la main dans sa poche, en sortit quelques centimes et fit « non » de la tête. Fitzie ne laissa pas passer l'occasion et saisit le garçon par la manche, lui indiquant d'une mimique expressive qu'il offrait sa tournée.

Deux minutes plus tard, le jeune homme déposa la

pression devant Jo et lui murmura à l'oreille que c'était de la part du monsieur, juste derrière elle.

– En quel honneur ? s'enquit-elle d'une voix sans chaleur et toujours sans se retourner.

– Vous êtes nouvelle par ici, n'est-ce pas ? C'est un petit cadeau de bienvenue. Sans engagement.

– Je peux encore me payer à boire.

– Justement, et sans vouloir vous offenser, je n'en ai pas l'impression, mademoiselle.

– Ça fait longtemps que vous m'observez ?

– Quand on aime, on ne compte pas.

Elle se tourna enfin vers lui, juste le temps de lui faire comprendre d'une grimace qu'il n'était pas très drôle. Il souleva sa casquette, comme pour mieux laisser voir la teinte de ses iris. Il avait de la gueule, Jo ne pouvait pas le nier.

– C'est quoi, votre accent ? demanda-t-elle d'un ton plus amène. Irlandais ?

– Bravo ! Je suis d'origine irlandaise, en effet. Mes deux parents étaient de Whitehead, au nord de Belfast. Mais ils ont émigré en Australie avant ma naissance. Mon accent, ça doit être un panachage des deux.

– Irlande ou Australie, de toute façon vous êtes loin de chez vous...

– Qui ne l'est pas ?

– C'est juste. Merci pour la bière, sourit enfin Jo.

– Je suis John Fitzsimmons, dit-il en tendant une longue main de musicien brunie par le soleil, ici tout le monde m'appelle Fitz ou Fitzie, selon le degré d'intimité.

– Josée, répondit-elle en serrant la main. Josée Vallée. Généralement, on m'appelle « Jo ».

*C'est à la mi-octobre qu'elle débarqua à Biarritz...*

– Enchanté, Jo. Je peux m'asseoir à côté de vous ?

– Si vous voulez. Mais je vous préviens qu'on ne m'achète pas avec une simple bière.

Fitzie avança sa chaise en la faisant racler sur le petit pavé de la place. Il sentait les embruns et l'eau de toilette mêlée à la transpiration. Ses bras étaient fins, mais musclés. Et Jo se dit à nouveau qu'en temps normal et malgré la différence d'âge, elle aurait pu le trouver à son goût.

– Vous êtes de passage, Jo ?

– Qui ne l'est pas ? répondit-elle en se tournant vers la mer.

– Sérieusement...

– Je voyage depuis un certain temps. En solitaire... Je me ressource. Et quand j'arrive au bout de mes finances, je m'arrête quelque part, n'importe où, et j'essaie de me renflouer afin de pouvoir reprendre la route. Oui, on peut dire que je suis de passage. C'est même un état permanent chez moi.

– Vous n'avez pas de quoi vous payer l'hôtel...

– J'ai l'habitude de dormir dehors.

– Vous êtes courageuse. Mais ça peut s'avérer dangereux pour une jeune femme seule. Surtout aussi belle que vous.

– Ne dites pas des choses pareilles, monsieur Fitzsimmons. Vous avez certainement mieux en magasin. Jusqu'ici vous m'avez intriguée. Ne gâchez pas tout avec des lieux communs. Je déteste les dragueurs, surtout passé la quarantaine. Je les trouve pathétiques et peu attirants.

– N'hésitez pas à exprimer le fond de votre pensée, surtout, dit Fitzie en éclatant de rire. Ne soyez pas timide.

– J’essaierai, répondit-elle en réprimant un sourire.

Il examina le profil aigu de l’inconnue qui ne s’était pas tournée une seule fois dans sa direction depuis qu’il s’était invité à sa table. Elle avait du caractère, une assurance en elle presque intimidante. Et il en fallait beaucoup pour intimider John Fitzsimmons.

Jo finit par se lever sans prévenir, et prit la direction du centre-ville. Fitzie laissa un billet sur la table et lui emboîta le pas. Elle ne réagit pas quand elle sentit qu’il marchait à ses côtés, tout en s’allumant une clope. La température avait soudainement chuté de plusieurs degrés, annonçant le crépuscule.

– Vous êtes déjà venue à Biarritz ?

– J’ai vu *Hôtel des Amériques* avec Patrick Dewaere quand j’étais gamine. Ça se passait ici. C’était mon premier amour, Patrick Dewaere.

– Je ne connais pas, désolé. Vous ne savez donc pas où vous allez...

– J’explore. Pourquoi, ça vous pose problème ?

– Je peux vous offrir le gîte pour cette nuit. Et même le couvert. Et demain, j’essaierai de vous trouver quelque chose à faire, un job. Je connais du monde, ici.

– D’accord, sourit Jo. Et moi, qu’est-ce que je dois faire pour vous, en échange ?

– Rien, dit Fitzie. C’est une proposition désintéressée. Un élan du cœur, si vous préférez.

– Je ne crois pas au désintéressement. Ni au cœur, d’ailleurs.

– Vous êtes bien cynique pour une personne aussi jeune...

– J’ai pas mal bourlingué, je vous l’ai dit. J’ai déjà croisé des bons samaritains dans votre genre. Et je

*C'est à la mi-octobre qu'elle débarqua à Biarritz...*

connais parfaitement les tarifs que vous pratiquez. Disons que, sans jouer les vierges effarouchées, je ne suis pas toujours disposée à payer l'addition.

– Comme vous voudrez. Je ne vais quand même pas vous supplier. Et j'ai beau ne pas être susceptible, mon dévouement a ses limites.

– Je m'en doutais un peu.

Froissé, Fitzie la planta là.

Jo s'étonna qu'il abandonne aussi rapidement, mais se garda bien de le montrer. Elle poursuivit son chemin. Lui la laissa s'éloigner en tirant de longues bouffées de sa cigarette, dont la fumée bleutée voletait à contre-jour, créant un halo autour de sa tête.

Il lui trouva une démarche de reine, apprécia le mouvement régulier de ses hanches et soupira en voyant les rayons du soleil déclinant empourprer sa chevelure fauve.

Perdrait-il la main ?

## 2.

C'EST LA PINCE QUI DÉCLENCHA TOUT.

L'outil... L'instrument...

L'engin du grand-père retrouvé dans le grenier de la vieille longère familiale près du Mans. À l'endroit précis indiqué par le pépé.

À la mort du vieux, à l'âge respectable de 97 ans, la famille avait fouillé l'ancienne ferme de fond en comble, en quête d'un hypothétique trésor caché. Mais ils ne trouvèrent que des reliques de la Seconde Guerre mondiale, une médaille dans sa boîte d'origine, de gros éclats d'obus aux formes baroques et divers journaux d'époque à moitié dévorés par les souris.

Lui savait qu'il n'y avait rien à trouver. Le vieux le lui avait dit il y a bien longtemps. Alors il s'était concentré sur la pince, l'avait dépouillée des couches de tissu qui la protégeaient et l'avait appuyée contre un mur. Les autres, ses parents, ses sœurs et cousins la dédaignèrent. Sans doute n'en avaient-ils retenu que la rouille, ignorant manifestement ce qu'elle avait représenté pour l'aïeul.

*C'est la pince qui déclencha tout...*

Cette pince, une sorte d'énorme sécateur mesurant plus d'un mètre, le vieux Victor l'avait conçue de toutes pièces. D'abord dessinée, puis forgée de ses mains. Il avait choisi l'alliage de métaux pour les parties tranchantes, le bois pour les manches. Elle n'était pas très belle à voir, on pouvait même lui trouver quelque chose de menaçant avec sa dentelure irrégulière. On aurait dit un grand oiseau décharné et prognathe, mais rien qu'à la soupeser, on devinait son potentiel de nuisance.

Il avait passé l'index sur le gros clou saillissant à la perpendiculaire du manche, en sens inverse des mâchoires. Son cœur se mit à battre plus vite. Car le grand-père lui avait jadis expliqué à quoi il servait.

Dans sa jeunesse, au début des années trente, l'aïeul avait été garçon boucher. Il traversait la France à pied, se faisait engager dans des abattoirs ou des boucheries de village, des fermes parfois. Les gens étaient toujours impressionnés de le voir sortir son outillage personnel et il en parlait bien volontiers : le clou pour transpercer la boîte crânienne de la bête, la pince pour ouvrir la carcasse en quelques secondes et pour la désosser le cas échéant. Son outil, il l'avait tellement bien en main, qu'il travaillait deux, voire trois fois plus vite que les autres. C'était un peu son Excalibur à lui. Sa fierté.

Une fois, une unique fois, alors qu'il était resté seul chez le vieux, que ses parents étaient partis dîner en ville, le pépé lui avait parlé de la guerre. Bien sûr, tout le monde savait qu'il avait fait partie d'un réseau de résistance dans la région du Vercors, qu'il avait été décoré, mais personne ne savait précisément pour quels actes héroïques. Et d'ailleurs, cela ne semblait pas-

sionner aucun membre de la famille. Le passé, c'est le passé. Le vieux l'avait bien compris et gardait ses secrets pour lui.

Mais ce soir-là, l'aïeul avait beaucoup bu.

Il s'était gorgé de cette vieille mirabelle qu'il distillait lui-même au printemps. Il picolait pas mal depuis des années et son épouse, Yvette, le laissait faire. Elle préférait le voir matraqué qu'en train de remâcher le passé et de s'abandonner à des accès de violence. L'abus quotidien d'alcool se lisait sur la figure cramoisie de Victor, ses paupières enflées dissimulant jusqu'à la couleur de ses yeux et cela s'entendait à son élocution pâteuse. Comme le petit avait un peu de fièvre, le vieux lui monta un bol de soupe préparé par mémé, où trempaient des croûtons. Le gamin adorait repêcher les petites épaves de pain saturées de jus.

Pendant qu'il mangeait, le grand-père posa la pince sur ses genoux et entreprit de l'astiquer. Il avait apporté un chiffon propre, de l'antirouille et un liquide à l'odeur désagréable dont Yvette se servait pour l'argenterie. Le petit-fils ne posa pas de questions, mais l'ancêtre sut lire dans son œil vif l'intérêt qu'il portait à l'instrument.

Cela faisait une éternité que personne ne l'avait regardé de cette façon, l'engin. Oui, *une éternité*.

Il n'en fallut pas davantage au vieux Victor pour tout lui déballer.

Depuis les croquis préliminaires de l'instrument jusqu'au maquis, en passant par les « corvées de champignons ». Mais il lui fit jurer de ne rien répéter à personne. Ce serait leur secret. À tous les deux. Ce qu'il allait lui révéler, il ne l'avait jamais dit à quiconque.

Jamais ! Ce n'est pas qu'il en avait honte. Non, bien au contraire... C'est juste que les autres ne comprendraient pas.

Le gamin jura. Le regard lumineux du vieil homme, sa voix enrouée par l'alcool le fascinaient.

– La guerre, c'est une drôle de saloperie, dit le pépé après s'être longuement raclé la gorge. Et ça fait faire les pires choses aux gens.

– Tu parles des nazis ? avait demandé le gosse.

– Des gens en général. Tu sais, dans mon groupe, il nous arrivait d'avoir des prisonniers. Qu'on capturait nous-mêmes ou qu'on nous envoyait. Là où on était, c'était facile de faire disparaître des corps. Mais ça, on n'en parle pas dans les bouquins d'Histoire. Ça non !

– Ces prisonniers, c'était des Allemands ? le coupa l'enfant qui en négligeait ses croûtons.

Victor renifla puissamment et cracha un gros mollard sur le plancher :

– Des « Allemands », oui, comme tu dis. Des Boches... Des Schleus, je dirais moi. Mais pas seulement. Des fois on se retrouvait avec des traîtres sur les bras. Des collabos. Des qui écrivaient des lettres anonymes à la kommandantur, tu sais... On a eu des miliciens, même. Et parfois des gars très jeunes, presque des mômes. Ou des bonnes femmes. C'était compliqué à cette époque de savoir qui était qui. Comment faire la différence entre les amis et les ennemis ? Moi, heureusement, je ne décidais de rien, je restais à ma place d'ouvrier. Et j'attendais dans mon petit coin qu'on me refile les corvées. J'ai l'air de râler comme ça, mais au fond j'aimais bien ça.

– Qu'est-ce qu'on leur faisait aux prisonniers ?

SI JE MEURS AVANT MON RÉVEIL...

– « On » ? pouffa Victor. C'était qui « on », d'après toi ? Il n'y avait pas de « on » ! Les captifs c'était mon boulot. À moi tout seul.

Le vieil homme saisit sa longue pince et en fit claquer les mâchoires aux reflets bleutés. Le son en était clair, cinglant, d'une revigorante pureté :

– Généralement, on me les confiait sans un mot, sans la moindre recommandation. On me les amenait, c'est tout. Et moi, je les accompagnais en forêt.

– Pour quoi faire ?

– Une balade, pardi.

– Une balade ? répéta le petit-fils.

– Moi, j'appelais ça « aller aux champignons ».